

*fittest*), et que, par suite, tout homme, pour atteindre le bonheur, doit être ce *fittest* et rendre *fittest* la société à laquelle il appartient.

Effrayés des déductions logiques de cette loi, certains naturalistes cherchent à la masquer par des théories ingénieuses. Ces tentatives n'arrivent qu'à faire ressortir davantage l'implacabilité de cette loi qui préside à la vie de tout le monde organique, y compris l'homme, considéré seulement comme animal.

## IX

Au moment même où j'écrivais cette étude a paru en traduction russe le discours sur l'évolution et la morale que Huxley a prononcé dans une société anglaise.

A l'exemple du célèbre professeur russe Békétov, et de bien d'autres qui ont écrit sur le même sujet et avec le même insuccès, le savant anglais cherche à démontrer que la lutte pour l'existence n'est pas contraire à la morale et que, si l'on acceptait la loi de la lutte pour l'existence comme principe

fondamental de la vie, la morale, loin de disparaître, ne ferait que progresser.

Le discours de Huxley est émaillé de bons mots, d'extraits de poésies et contient des vues générales sur la religion et la philosophie des anciens ; aussi devient-il si touffu et si embrouillé que c'est à grand-peine qu'on peut y démêler l'idée fondamentale. Toutefois la voici : La loi de l'évolution est contraire à la loi de la morale ; les anciens du monde grec et du monde indien le reconnaissaient déjà. Leur philosophie et leur religion les ont conduits toutes deux à la doctrine du sacrifice. Cette doctrine, de l'avis de l'auteur, est erronée ; la vraie doctrine peut se résumer ainsi : il existe une loi que l'auteur appelle cosmique, d'après laquelle tous les êtres luttent entre eux, et les plus aptes (*the fittest*) seuls survivent.

L'homme est également soumis à cette loi et c'est grâce à elle qu'il est devenu tel qu'il est aujourd'hui. Mais elle est contraire à la loi morale. Comment les concilier ? L'auteur répond : Par le progrès social qui tend à empêcher le processus cosmique et à le remplacer par un autre, le processus moral, dont le but n'est plus de laisser survivre le plus apte, mais le meilleur dans le sens moral.

D'où vient ce processus moral ? M. Huxley ne le dit pas. Il explique seulement que le principe de ce processus consiste en ce fait que d'abord les hommes, comme les animaux, aiment la société et maîtrisent les instincts nuisibles à cette société, et qu'ensuite les membres de la société empêchent par la force les actes qui lui sont préjudiciables.

M. Huxley semble donc croire que ce processus, qui force les hommes à maîtriser leurs passions pour préserver le groupe dont ils font partie, et la peur d'être punis pour la violation de cet accord, constituent justement cette loi morale dont il a à démontrer l'existence.

La morale est quelque chose qui se développe, qui progresse sans cesse ; c'est pourquoi les moyens de faire respecter les règles d'une société quelconque, que M. Huxley considère comme des moyens de fixer la morale, loin de la rendre stable, aideront à sa destruction. Tout anthropophage qui cesse de manger ses semblables, viole par cela même les règles de la société, tandis que tout acte réellement moral mais contraire aux habitudes reçues sera également en contradiction avec la

volonté de la société. C'est pourquoi lorsqu'apparaît une loi d'après laquelle les hommes sacrifient leur intérêt à la cohésion du groupe, elle n'est pas une loi morale mais généralement une loi contraire à la morale. C'est toujours la même lutte pour l'existence, seulement à l'état latent, la lutte pour l'existence passée de l'individualité au groupe. Ce n'est pas la fin de la lutte, mais seulement son élargissement.

Si la lutte pour la vie et la survivance du mieux armé (*the fittest*) est la loi immuable de tout le monde organique, y compris l'homme regardé seulement comme animal, aucune argumentation sur le progrès social et la prétendue loi morale qui en sort, on ne sait comment, comme un *deus ex machinâ*, ne peut porter atteinte à cette loi.

Si le progrès social groupe les hommes comme l'assure Huxley, la lutte pour l'existence divisera les familles et les peuples, et cette lutte, loin d'être plus morale, est encore plus cruelle et plus monstrueuse que la lutte entre les individus, comme la réalité des faits nous le montre.

Même, en admettant l'impossible, si l'humanité, grâce au seul progrès social, se fondait dans mille ans en un seul tout, formait un seul peuple et un seul État, la lutte entre hommes ne cesserait point ; elle revêtirait seulement une autre forme, celle qui nous apparaît aujourd'hui dans toutes les agglomérations d'hommes en groupes sociaux. Les membres d'une même famille ou d'une même nation luttent entre eux autant et même plus que contre

les étrangers. Et si les faibles survivent dans la famille et dans l'État actuels, ce n'est nullement à cause du progrès social, mais parce que les hommes unis en familles et en nations sont doués de sentiments de dévouement et d'affection. Si, en dehors de la famille, de deux enfants survivrait seulement celui qui est *fittest*, tandis qu'au sein de la famille, auprès d'une bonne mère, ils survivent tous les deux, ce n'est point parce que les hommes sont unis en familles, mais parce que la mère a de l'affection et du dévouement pour ses enfants.

Dire que le progrès moral développe la moralité, c'est dire que la construction des cheminées produit la chaleur.

La chaleur provient du soleil, et les cheminées ne produisent la chaleur qu'autant qu'elles sont remplies de charbon, cette

chaleur solaire concentrée. De même, la moralité vient de la religion, et le progrès social ne développe la moralité qu'autant qu'il a pour base la religion.

Les cheminées peuvent être allumées et donner de la chaleur, ou ne pas être allumées et rester froides. De même les formes sociales peuvent être morales, et agir moralement sur la société, ou n'être pas morales et rester sans aucune action sur la société.

La morale chrétienne ne peut pas être fondée sur la conception païenne de la vie ; elle ne peut être déduite ni de la philosophie ni de la science non chrétienne. Non seulement elle ne peut en être déduite, mais elle ne peut même pas être mise d'accord avec elles.

C'est ainsi d'ailleurs que le comprend

toute philosophie ou science sérieuse et conséquente avec elle-même : « Si nos maximes ne concordent pas avec la morale, tant pis pour elle » dit, avec raison, cette philosophie ou cette science ; et elle poursuit ses recherches.

Les traités de morale, qui ne sont pas basés sur la religion et les catéchismes laïques, sont si répandus qu'on pourrait croire qu'ils servent de guides à l'humanité. En réalité elle est guidée seulement par le sentiment religieux qu'elle a toujours eu ; tandis que tous ces traités et catéchismes ne sont que des contrefaçons de ce qui découle naturellement de la religion.

La morale laïque avec ses préceptes fait penser à un homme qui, ignorant la musique, prendrait tout à coup la place d'un chef d'orchestre et agiterait son bras de-

vant des musiciens expérimentés. L'exécution, par habitude, continuerait régulièrement pendant quelque temps ; mais il est évident que le mouvement d'un bâton ignorant finirait par troubler les musiciens et détruire l'harmonie. Le même chaos commence à régner dans les esprits par suite des tentatives faites par les spécialistes, d'enseigner aux hommes une morale non basée sur la véritable religion dont l'humanité commence à être pénétrée.

Ces tentatives éveillent l'idée de l'enfant qui, voulant transplanter une plante, arrache la racine qui lui paraît inutile, et la replace ainsi dans la terre. Or, sans base religieuse, aucune véritable morale ne peut exister, de même que sans racine la plante ne peut vivre.

En somme, la religion est une certaine

relation établie par l'homme entre lui et l'univers infini. Et la morale est notre guide de tous les jours, résultant de cette relation.